

CHAPITRE

Le monde tel que « je » le vois

Jocelin Morisson

Journaliste scientifique, auteur et traducteur. Jocelin Morisson a collaboré à de nombreuses revues et magazines sur les thèmes qui lient science, spiritualité et philosophie. Il est rédacteur en chef de la revue *Natives*, consacrée aux peuples racines. Dernier livre paru : *Univers-Esprit, Tout est relié*, avec Romuald Leterrier – Guy Trédaniel Éditeur, 2023.

Notre expérience de la réalité est unique et singulière, propre à chacun, fruit d'une reconstitution à partir d'informations captées par nos sens, et filtrée par ce qui fait notre identité (souvenirs, attentes, peurs...). Je ne vois pas le monde tel qu'il est mais tel que je suis, a-t-on coutume de résumer. Les implications sont colossales en ce qui concerne la nature de la réalité, la question de mon identité, et ma relation à la fois au monde sensible et à l'invisible. Il s'en dégage une spiritualité réinventée.

Le monde tel qu'il m'apparaît est une reconstruction, une projection opérée par mon cerveau à partir des stimuli perçus par mes sens. Ce fait est aujourd'hui bien établi par les neurosciences et la psychologie mais il reste difficile à admettre. En première analyse, mon expérience ordinaire et quotidienne du monde m'incite en effet à croire que je perçois le monde tel qu'il est vraiment, que j'accède à ce qui se trouve véritablement là, « autour » de moi. Et ce d'autant plus que je peux m'accorder avec mes semblables sur ce qui apparaît, de sorte que je pense accéder à une perception « objective » du monde. Pourtant, la notion même d'objectivité a été rendue caduque par des expériences de physique quantique qui ont montré qu'à l'échelle des particules élémentaires qui composent toute matière, rien n'a d'existence propre avant un acte de mesure suivi d'un acte d'observation. De surcroît, certains protocoles permettent d'établir que deux observateurs d'un même phénomène peuvent percevoir des choses différentes. Il s'ensuit que le monde est « subjectif » par nature, c'est-à-dire qu'il apparaît tout entier « dans » la conscience de celui qui l'observe. Les conséquences et implications de cet état de fait sont colossales dans tous les domaines de la connaissance et invitent à réviser notre compréhension de la réalité aussi bien en ce qui concerne le monde ordinaire - la réalité matérielle qui semble nous entourer -, que notre relation à l'invisible et en particulier au monde spirituel.

1. Monisme neutre et émanation

Si j'admets que mon expérience du monde est unique et singulière, je dois immédiatement reconnaître qu'il en va de même pour tous les autres êtres sensibles, à commencer par mes semblables humains. Et si nos expériences sont proches au point de nous donner la sensation de partager un même monde, l'hypothèse la plus simple et la plus économique est qu'une même source en est à l'origine ; à la fois à l'origine du monde et à l'origine de nos expériences de celui-ci. C'est pourquoi de nombreux penseurs, scientifiques et philosophes, adoptent aujourd'hui une position philosophique appelée « monisme neutre » qui consiste à considérer qu'une source unique est la cause du monde dans ses manifestations multiples et en particulier dans son apparente dichotomie entre esprit et matière. Ce courant rassemble des penseurs tels que le physicien autrichien Ernst Mach, le père de la psychologie américaine William James, le philosophe gallois Bertrand Russell ou le psychiatre et psychanalyste suisse Carl Gustav Jung.

En se référant à une source transcendante dont la nature elle-même reste indéterminée, le monisme neutre (ou monisme à double aspect) présente l'avantage d'éliminer les dualités esprit-matière, sujet-objet, ou encore la fameuse dualité onde-corpuscule de la physique moderne. Certes, ces penseurs restent minoritaires dans un monde des idées dominé par le monisme matérialiste ou le dualisme cartésien, mais cette position progresse à la lumière notamment des avancées scientifiques, en particulier dans le domaine de la physique quantique sur lequel nous allons revenir. L'idée centrale selon laquelle une source unique est à l'origine de toute manifestation, physique ou psychique, se retrouve bien sûr dans les courants spirituels qui ont nommé cette source « Dieu » ou l'« Absolu », mais on sait toutes les nuances que ces courants recouvrent. L'une de ces nuances fondamentales est la distinction entre un monde comme « création » et un monde comme « émanation » de Dieu. Dans les religions du Livre en particulier, Dieu est créateur, le monde est création et l'individu est créature. La créature est distincte et séparée du Créateur, et sa tâche est de revenir à Lui par ses efforts et ses vertus. Or, cette séparation n'existe pas dans les courants mystiques de ces mêmes religions (kabbale, soufisme, mystique chrétienne), ni dans les courants ésotériques. En effet, on ne parle plus dans ce contexte du monde comme création, mais comme *émanation* de Dieu. Or, ce qui émane de la Source fait partie de la Source, comme les rayons du Soleil qui ne peuvent être distingués du Soleil lui-même. Une autre image prise dans la tradition kabbalistique nous dit que Dieu n'est pas « en dehors du réel », mais que le monde « dérive de Dieu..., un peu comme un parfum ». À ce titre, les courants mystiques et ésotériques occidentaux se rapprochent davantage des philosophies d'Inde et d'Asie pour lesquelles tout est une manifestation d'un absolu pleinement transcendant et pleinement immanent. Et c'est aussi en leur sein que l'on trouve les formes les plus abouties de la pensée dite « non-duelle » qui abolit toute distinction entre conscience individuelle et conscience-source, et plus directement entre soi et le monde. Mais si une source unique perçoit et fait l'expérience du monde à travers moi, quelle est la nature de mon identité, et quel sens a mon individualité ? Commençons par explorer les raisons qui incitent à reconnaître l'existence d'une telle source et de notre identité à elle.

2. Philosophie éternelle

Avec Romuald Leterrier, nous avons entrepris d'explorer les racines et les prolongements des nombreux enseignements, spirituels, religieux ou ésotériques, qui proclament un peu trop facilement que « tout est un » alors que beaucoup de nos contemporains vivent le monde comme une juxtaposition d'éléments disjoints et, pour beaucoup d'entre eux, contradictoires et conflictuels. En effet, la fragmentation du monde, l'essor renouvelé des suprémacismes raciaux ou religieux, les nationalismes et communautarismes de toute nature, se trouvent être en contradiction frontale avec le cœur des enseignements spirituels qui nous affirment que « tout est relié », que « tout ne fait qu'un ». Si la spiritualité peut « sauver » le monde, alors ça ne peut être que sur cette base, ce socle commun qui est aussi l'un des préceptes de la « philosophie éternelle ». Et si l'on cherche des raisons d'espérer, elles se trouvent peut-être dans le fait que, pour une part au moins, la science et la philosophie tendent à confirmer la sentence. Dans *Univers-Esprit, Tout est relié*, nous mettons également au jour une convergence des découvertes et réflexions contemporaines avec les savoirs intuitifs des peuples racines, ou peuples « premiers ». Ce n'est pas un hasard si ces derniers font l'objet d'un regain d'intérêt au regard notamment du lien essentiel qui nous unit en premier lieu à la nature. La rupture de ce cordon ombilical est sans nul doute à l'origine de la perte de sens qui touche nos civilisations modernes. Aldous Huxley a d'ailleurs inclus les « peuples primitifs » dans sa réflexion en écrivant en 1945 dans *The Perennial Philosophy* (La Philosophie éternelle) : « *Philosophie éternelle : l'expression a été trouvée par Leibniz. Mais la chose, cette métaphysique qui reconnaît qu'il y a une réalité qui est la substance même des choses matérielles, de la vie et de l'esprit ; cette psychologie qui voit dans l'âme quelque chose de semblable ou même d'identique à la réalité divine ; cette éthique qui place les buts de l'homme dans la connaissance d'un fondement transcendant et immanent à tous les êtres, cette chose est universelle et immémoriale. Les rudiments de la philosophie éternelle peuvent être trouvés dans les savoirs des peuples primitifs de toutes les régions du monde, et, sous sa forme la plus développée, elle a une place dans les plus grandes religions.* »

3. Intrication et arrière-monde

L'intrication quantique, qui a valu le prix Nobel de physique à trois expérimentateurs dont le Français Alain Aspect, dit deux choses fondamentales. Elle dit d'abord que l'espace-temps est « non-local », ce qui signifie que des objets ou systèmes quantiques peuvent être influencés par d'autres objets ou systèmes qui se trouvent éloignés dans l'espace ou dans le temps, et pas seulement par ceux qui se trouvent à proximité, en vertu d'un lien dont la nature ne correspond à rien de connu en physique. Ce point fait consensus parmi les physiciens mais il a des implications philosophiques sur lesquelles tous ne sont pas d'accord. L'intrication quantique consiste à observer qu'un acte de mesure sur une particule a un effet sur une autre particule, quand bien même elles s'éloignent l'une de l'autre à la

vitesse de la lumière (ce qui interdit qu'un signal transite entre les deux). En somme, la mesure agit sur les particules de la façon suivante : « Ça en touche une en faisant bouger l'autre ! » On peut comprendre cet effet avec la métaphore simpliste de deux îles à la surface de l'eau : un tremblement de terre qui affecte l'une des îles fera également « bouger l'autre ». Pourquoi ? Parce que les deux sont reliées sous la surface de l'eau. De la même façon, on peut comprendre l'intrication de nos deux particules comme un lien, un champ, qui les unit derrière les apparences (sous la surface). Beaucoup de physiciens considèrent alors qu'il existe derrière l'espace-temps un « arrière-monde » unifié, à partir duquel l'espace-temps émerge. Cet arrière-monde peut-il être identifié au « vide quantique », vide de matière mais plein d'énergie et d'information ? Et ce vide quantique lui-même peut-il être rapproché de concepts anciens comme le plérôme des gnostiques, la vacuité des bouddhistes, ou encore le tao ? Le rapprochement est plus que tentant, car on lit que « le vide est plénitude », aussi bien chez les gnostiques que chez Tchouang-Tseu, qui poursuit en précisant que « la plénitude est totalité ». Mais le *Sutra du cœur* du bouddhisme mahayana nous dit aussi que « la forme est le vide, le vide est la forme », et le tao souligne : « Quand on sait que le Grand Vide est plein de *chi*, alors on sait que le Néant n'existe pas. » En résumé, ce qui est manifesté, ce qui apparaît, provient du non-manifesté, qui est le siège de l'unité primordiale. Et les traditions nous disent aussi, avec d'innombrables nuances, que le manifesté et le non-manifesté ne font qu'un, qu'ils ne sont séparés qu'en apparence. Par conséquent, si « tout est relié » dans le visible, c'est parce que « tout ne fait qu'un » dans l'invisible.

4. Produits de l'observation

Voilà donc un premier niveau de reliance fondamentale. Mais l'intrication dit une deuxième chose, sur laquelle il n'existe pas de consensus à ce stade, à savoir que les entités physiques n'ont pas d'existence en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais sont en fait des produits de l'observation. Les multiples expériences autour de l'intrication effectuées ces dernières décennies ont toutes validé la théorie et semblent conduire à la même irréfutable conclusion : ce qui est mesuré n'a pas de propriétés avant la mesure. C'est donc la mesure elle-même qui fait émerger les propriétés des particules, de sorte que, sans propriété, elles n'ont pas non plus d'existence en tant que telles. Mais la mesure doit aussi être observée, sans quoi la non-existence de propriétés et la superposition de plusieurs états possibles se maintiennent. Par conséquent, les chercheurs les plus audacieux estiment que ce n'est pas la mesure elle-même qui fait apparaître les propriétés, qui fait exister les objets quantiques, mais que c'est l'acte d'observation (du résultat de la mesure). Et qui dit acte d'observation dit conscience. Le mot est soigneusement évité par la plupart des physiciens contemporains, de peur d'être accusés de verser dans une forme ou une autre d'ésotérisme. Mais si l'on suit ce raisonnement, la physique est une science de la perception, et aucunement une science de la matière ou de l'espace. Ce que l'intrication contraint alors à abandonner, c'est non-seulement la localité de l'espace-temps, mais aussi le réalisme. Le

matérialisme moderne repose tout entier sur la notion philosophique de réalisme, qui présuppose qu'il doit exister un monde objectif extérieur à nous, composé d'entités aux propriétés définies – que ce monde soit observé ou non. Problème, le réalisme doit être abandonné à la lumière d'expériences dont certaines sont dues à l'un des trois récipiendaires du prix Nobel de physique 2022, l'Autrichien Anton Zeilinger. La conclusion de ces expériences est que « la réalité n'existe pas quand nous ne l'observons pas ». Dès lors, comme le pensaient déjà plusieurs pionniers de la physique quantique au début du XX^e siècle, le monde présuppose la conscience. La conscience (re)devient le socle de la réalité comme dans les Upanishads hindoues ou les savoirs natifs.

5. Le monde comme simulation

Pour le philosophe néerlandais Bernardo Kastrup, il s'ensuit que la réalité perçue est (comme) une simulation. L'écran de nos perceptions est semblable à un tableau de bord rempli de cadrans dans un cockpit d'avion dont les fenêtres seraient occultées. Le monde extérieur nous est accessible seulement à travers les quantités mesurées par nos capteurs sensoriels, et il apparaît sous forme d'espace, de matière et de temps sur un écran qui « simule » la réalité extérieure. Fondamentalement, ce qui se trouve réellement là n'est ni de l'espace, ni de la matière ou du temps, mais seulement de l'information. « *Notre connaissance du monde ne commence pas avec la matière mais avec des perceptions* », disait le physicien Andreï Linde en 1998. De fait, tout se rapporte et se réduit à des perceptions, qu'il s'agisse du quidam dans la rue qui regarde un arbre ou du physicien dans son laboratoire qui scrute la matière à l'échelle infinitésimale. Ce fait est tellement évident qu'il apparaît trivial à beaucoup, y compris la majorité des scientifiques et des philosophes, de sorte que ces derniers n'en mesurent pas les implications. Pourtant, ce raisonnement n'est que la poursuite de l'argument présenté par Platon dans l'allégorie de la caverne. Toute la science est l'étude de la façon dont la nature se comporte, quand nous l'observons, et non de ce que la nature est, intrinsèquement. Confondre ce qui est avec ce qui apparaît est une faute philosophique originelle, même si les deux se confondent nécessairement dans notre expérience d'être humain : être c'est apparaître, selon les mots d'Heidegger. Toute observation est une expérience, toute expérience implique un sujet de l'expérience, et l'expérience d'un sujet est de nature qualitative : c'est « ce que cela lui fait » de vivre telle ou telle expérience. Or, la science ne mesure que des quantités, et non des qualités. Kastrup observe qu'il existe un fossé explicatif infranchissable entre les *quantités* matérielles et les *qualités* expérientielles, que les philosophes appellent, à la suite de David Chalmers, le « problème difficile de la conscience ». Malgré des décennies de recherche, rien ne permet de déduire de la constitution du cerveau ce que cela fait de tomber amoureux, de goûter du vin ou d'écouter une sonate de Vivaldi. L'erreur fondamentale de la science est alors de confondre les quantités et les qualités.

6. L'arrière-monde modélisé

La distinction entre ce qui est (essence) et ce qui apparaît (apparence) a été pensée par de nombreux scientifiques et philosophes depuis Platon. Le psychologue neurocognitivist américain Donald Hoffman utilise pour sa part une autre métaphore parlante : le monde est comme un écran d'ordinateur sur lequel se trouvent des « icônes » que sont les objets matériels. Les icônes renvoient à d'autres choses, des fichiers et des dossiers sur le disque dur, mais ne sont pas ces choses. Quand on lui objecte : « Si les objets matériels ne sont que des icônes et n'ont pas de réalité en soi, pourquoi ne vous tenez-vous pas sur des rails devant un train qui arrive à pleine vitesse ? », il répond : « Pour la même raison que je ne place pas mes icônes dans la corbeille de façon inconsidérée : je prends mes icônes sérieusement mais je ne les prends pas littéralement. »

Hoffman a expliqué dans un livre (Hoffman, 2020) que l'évolution des espèces n'a pas favorisé la capacité des systèmes nerveux à percevoir la réalité mais a consisté au contraire à la masquer, et ce dans un but d'adaptation et donc de survie. Nos capacités perceptives ne sont pas une « fenêtre sur la réalité » mais une interface construite par la sélection naturelle. Aujourd'hui, Hoffman pousse la réflexion jusqu'à tenter de modéliser l'arrière-monde, l'essence de ce qui apparaît. Aidé de physiciens et de mathématiciens de haut-vol, il peaufine une théorie des « agents conscients » qui seraient les constituants fondamentaux de la réalité. Du réseau d'agents conscients émergerait la réalité telle qu'elle nous apparaît : espace, temps, matière. Dans cette modélisation, un agent conscient est une « entité mentale » qui observe le monde, décide puis agit en conséquence, ce qui en retour modifie le monde. L'agent conscient se présente donc comme un simple diagramme constitué de trois éléments : le monde (W), l'expérience (X) et l'action (G). Ce triangle WXG est formé de côtés qui désignent les communications entre les éléments : percevoir (entre le monde et l'expérience), décider (entre l'expérience et l'action), agir (entre l'action et le monde). Au centre du triangle (voir figure 1), la valeur N est un nombre entier qui représente le nombre de messages échangés dans chaque canal de communication.

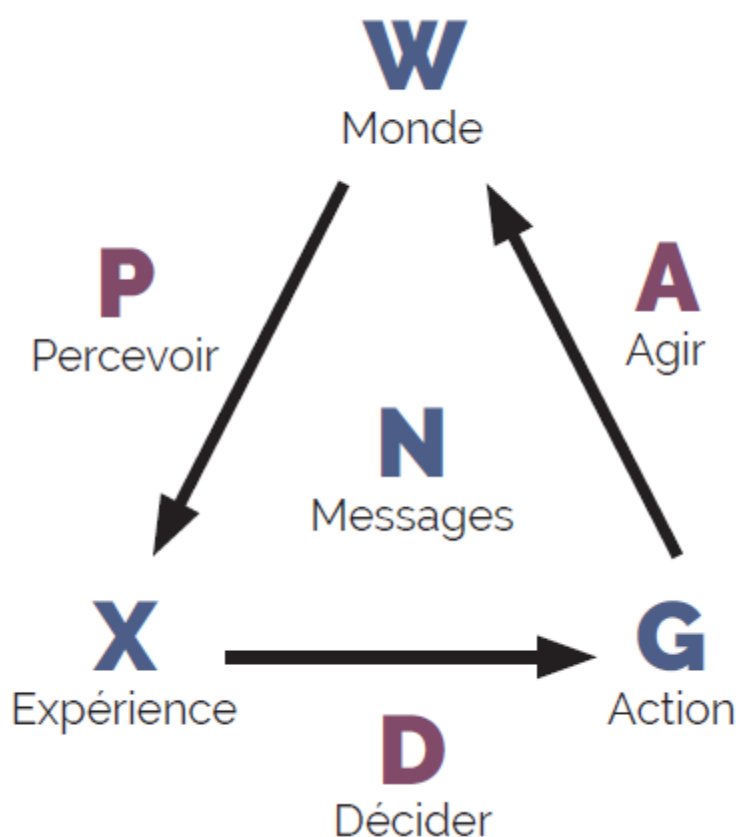


Figure 1. Diagramme d'un agent conscient (Donal Hoffman et Chetan Prakash)

L'agent conscient est donc aussi simple que cela. Les mathématiques qui accompagnent cette modélisation sont un peu plus complexes mais ce qu'elles disent est également compréhensible : une particule quantique est le résultat de la vibration d'agents conscients en interaction. Ces agents conscients peuvent en outre fusionner en méta-agent de sorte qu'ils constituent au bout du compte une vaste supraconscience primordiale. Là où les choses deviennent tout à fait fascinantes, c'est que Donald Hoffman a pu faire le rapprochement entre son modèle et des résultats récents en mathématiques. En 2013, les physiciens et mathématiciens Nima Arkani-Hamed et Jaroslav Trnka ont en effet identifié une structure géométrique « derrière » l'espace-temps, qu'ils ont appelée « amplituèdre ». L'amplituèdre est un objet géométrique de dimensions quasi infinies qui est statique et monolithique. On peut y voir l'équivalent symbolique du monolithe de « 2001, L'odyssée de l'espace » tant la portée de cette découverte semble immense. Techniquement, le volume de l'amplituèdre code pour l'amplitude des interactions entre particules et sa structure code pour le principe de localité et une autre propriété quantique appelée *unitarité*. Peu importe, retenons simplement que ces propriétés émergent de cette structure sous-jacente. Encore plus en amont de l'amplituèdre se trouvent des opérateurs mathématiques appelés « permutations décorées » ! Elles donnent sa structure à l'amplituèdre. Dans un article publié dans la revue *Entropy*, Hoffman et ses

collaborateurs ont montré comment on passe d'un réseau fondamental d'agents conscients aux permutations décorées, puis à l'amplituèdre, puis à l'espace-temps et la matière..., et donc au monde tel qu'il apparaît, dans la conscience. Conformément à la méthode scientifique, le modèle d'Hoffman permet de faire des prédictions, en l'occurrence à propos de la structure et de la « diffusion » (interaction de deux particules en mouvement) des gluons, les particules de force au sein du proton dans le noyau de l'atome. Le modèle est donc testable lors d'expériences menées dans les grands collisionneurs de particules.

7. Flux de conscience

Nous voici donc, enfin, avec une théorie qui lie conscience et physique. Dans cette modélisation, la conscience est le socle, le fondement de la réalité. Puisque tout ce qui existe provient de là, tout a la nature d'une conscience. Le monde est essentiellement « mental », résume Bernardo Kastrup. Pour tenter de le comprendre, il propose dans son livre *Pourquoi le matérialisme est absurde* (Kastrup, 2023) l'image suivante : le « substrat d'esprit » est comme un cours d'eau, on y distingue des formes et des motifs (vaguelettes, tourbillons...) qui sont l'équivalent des objets dans le monde, animés ou inanimés. Mais tout cela n'est que de l'eau ! Voici ce qu'est la réalité : un vaste flux de conscience au sein duquel des formes apparaissent. Parmi ces formes, des entités individualisées (des « tourbillons ») sont les êtres vivants, qui se croient séparés les uns des autres parce que le tourbillon « piège » le flux localement et « filtre » ce qui passe à l'extérieur. Quand le tourbillon s'ouvre, au moins en partie, l'individu reprend conscience qu'il fait partie du flux, qu'il est le flux. C'est ce qui se produit dans les états élargis de conscience et les expériences mystiques. Quand le tourbillon a conscience en permanence qu'il n'est pas limité au tourbillon mais qu'en réalité il est le flux, c'est l'équivalent de ce qu'on appelle l'« éveil spirituel » dans les traditions spirituelles d'Inde et d'Asie, et d'un autre nom dans nos traditions d'Occident : métanoïa, transfiguration... Nous avons exploré dans *Tout est relié* les voies d'éveil des différentes traditions (advaita vedanta, bouddhismes dzogchen et yogacara, shivaïsme du Cachemire, néoplatonisme...) et on constate que les nuances subtiles qui les distinguent n'éclipsent pas le fond du message : le relatif *est* l'absolu. Dans l'expérience d'éveil, et *a fortiori* dans l'état d'éveil, la distinction entre sujet et objet disparaît, les deux ne font qu'un. Le tourbillon est le flux, comme la vague est l'océan parce qu'elle a la nature de l'océan. Comme nous l'avons vu, cette notion d'identité véritable entre l'être individué et la Source a été gommée des enseignements religieux exotériques dans les religions du Livre.

8. Expérience d'unité

Comment douter de cette identité fondamentale entre l'individu que nous sommes et sa source quand on constate que c'est précisément l'expérience qui est rapportée par ceux qui frôlent la mort ?

Les témoins d'expérience de mort imminente (EMI) sont en effet nombreux à faire état de cette sensation de ne faire plus qu'un avec ce qui est perçu, et ce, dès la phase initiale « hors du corps ». Il est fréquent que le témoin rapporte la notion d'une fusion avec l'objet de la perception, de sorte que la relation sujet-objet, elle-même, s'évanouit. « *Je ne voyais pas la scène, j'étais la scène* », entend-on souvent. Puis, dans la phase qualifiée de « transcendante » de l'expérience, qui se déroule au-delà de la réalité matérielle, cette sensation est exacerbée et concerne le cosmos dans son ensemble, et même « le divin ». « *Nous sommes les aspects d'un tout parfait et, en tant que tels, nous sommes une part de Dieu et faisons partie les uns des autres* », rapporte ce témoin. « *Il est devenu très clair pour moi que tous les Soi supérieurs sont reliés en un seul être, que tous les humains sont connectés comme un seul être, que nous sommes en fait le même être, différents aspects du même être* », souligne cet autre. Ou encore : « *J'ai réalisé que l'univers entier est rempli de conscience. Tout appartient à une unité infinie. Nous sommes tous des facettes de cette unité ; nous sommes tous un.* » Et aussi : « *Au cours de mon expérience, je suis devenu la Source ; j'existais en tout, et tout existait en moi ; je suis devenu éternel et infini.* » Ces témoignages montrent qu'il n'est pas abusif de qualifier l'EMI d'« expérience mystique », dans laquelle l'union à Dieu est éprouvée, ou, en tout cas, l'union à une totalité qui comprend la Source et sa manifestation. Pour beaucoup de témoins, la nature de ce lien porte un seul nom : « amour ». En outre, l'expérience d'unité peut également être vécue avec les substances psychédéliques, en particulier dans un contexte chamanique, comme le rapporte Romuald Leterrier dans *Tout est relié* : « *Dès les premières vocalises du chamane, il se passa quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant lors de mes expériences avec l'ayahuasca. J'avais le sentiment et la sensation d'avoir disparu ! Il me semblait ne plus avoir de corps, ne plus avoir aucune localisation spatiale. J'étais devenu l'environnement, la forêt, le fleuve, mais aussi toutes les créatures présentes en ce lieu. Il ne subsistait de moi qu'un sentiment d'identité flottant, un JE sans substance ; j'étais devenu le paysage que je considérais comme séparé de moi, une heure auparavant ! C'est dans cet état de fusion avec le Grand Tout que commença un voyage extraordinaire impulsé par les variations du chant de Ruperto.* »

9. Dieu, « reflet pâle et incomplet »

Dans sa philosophie baptisée « idéalisme analytique », Bernardo Kastrup s'affranchit de l'idée d'un Dieu créateur omniscient et omnipotent. On peut considérer que la réalité s'autogénère en permanence, et notre propre expérience consciente de l'instant présent est la seule chose qui lui donne du sens. « *Nous sommes l'expression de l'esprit dans sa tentative de donner du sens à ce qui se produit* », écrit Kastrup. Nous ne sommes pas là pour découvrir ce que d'autres esprits connaissent déjà, mais pour donner du sens « en temps réel » à ce qui se produit, en tant qu'expression unique et singulière d'une seule et même supraconscience primordiale. On pourra trouver cette proposition iconoclaste et provocatrice, mais Kastrup mentionne à l'appui de cette réflexion un exemple rapporté par Carl Jung.

Dans son autobiographie, « *Ma vie* » : *souvenirs, rêves et pensées* (Jung, 1991), Jung décrit un rêve qu'une de ses élèves a fait deux mois avant de mourir. Dans son rêve, la femme était déjà morte et, dans l'après-vie, elle devait faire un exposé aux autres êtres trépassés avant elle. Les autres morts étaient avides d'entendre les expériences et prises de conscience qu'elle, tout juste décédée, rapportait de sa vie. Jung a interprété ce rêve comme un signe que la vie humaine produit une connaissance tout à la fois originale et unique, mais aussi universelle. On trouve la même idée dans le récit extraordinaire de l'expérience de mort imminente vécue par Natalie Sudman, victime de l'explosion d'une bombe en Irak (Sudman, 2020). Elle suggère également que des entités non physiques attendent avec impatience les révélations que nous leur apporterons après avoir, nous-mêmes, traversé la vie. Sa compréhension de l'unité dans la multiplicité est également éclairante : « *Malgré tout, le terme dimension a un avantage : dans l'une de ses acceptions, il signifie "aspect". De fait, d'après ce que j'ai compris, les diverses dimensions – ou vibrations, mondes, niveaux de focalisation – de la conscience élargie sont des aspects d'une même réalité englobante. Cette réalité unique inclut toutes les existences, ou consciences. C'est l'infinité de créativité, illimitée et inconnaissable ; l'apparent paradoxe d'un nombre infini d'individus uniques qui, simultanément, ne sont qu'un. Ce lien entre toutes choses se retrouve en chaque être unique, il le traverse, procède de lui, le crée et est créé par lui, et il participe du tout, en même temps qu'il existe séparément de ce que j'appellerai "Tout-ce-qui-est".* » Ainsi, la notion de « Dieu » est « un reflet pâle et incomplet » de « Tout-ce-qui-est », souligne Natalie Sudman.

10. Indéboulonnable observateur

Résumons à ce stade : je n'ai accès au monde (la « réalité ») qu'à travers l'expérience consciente que je peux en faire. Par conséquent, ma conscience « est » le monde. Mais il semble en outre que ma conscience individuelle soit une modalité particulière d'expression d'une vaste supraconscience. Elle en est une partie indissociable, elle en est constitutive, elle en a la nature. Il s'ensuit là aussi que ma conscience « est » la supraconscience, l'absolu des enseignements spirituels. « Je suis cela », comme on lit dans les Upanishads. Si l'on (re)fait un détour par la physique quantique, il se trouve que le rôle de l'observateur reste au cœur des discussions sur les interprétations des expériences. Certains thuriféraires du matérialisme pensaient l'avoir évacué avec la théorie de la « décohérence » mais il n'en est rien puisque les dernières interprétations en date continuent de lui faire jouer un rôle central. Ainsi, le « bayésianisme quantique » (ou Qbisme) se réfère aux actions et expériences d'un agent-observateur ; la « mécanique quantique relationnelle » estime que toute réalité est relation entre plusieurs systèmes, dont l'un peut être un observateur ; le « solipsisme convivial » renvoie quant à lui à l'absence de réalité physique absolue, puisqu'elle est relative à l'observateur. Ces courants d'interprétation répugnent à se référer à la notion de « conscience », pourtant implicite dans la notion d'observation. Mais, par exemple, le « réalisme participatif » qui découle du Qbisme abolit la distinction entre sujet et objet, induisant *de facto* la non-dualité.

Ces réflexions partent du fameux « problème de la mesure » : l'état d'un système quantique est décrit par la fonction d'onde et son évolution est décrite par l'équation de Schrödinger. Avant la mesure, le système se présente comme une superposition d'états, c'est-à-dire une multitude d'états possibles sans propriété, décrits seulement par des probabilités. La mesure provoque une « réduction du paquet d'onde », et un seul état est mesuré. Le problème de la mesure est que l'utilisation du postulat de l'équation de Schrödinger et l'utilisation de la réduction du paquet d'onde sont incompatibles. En outre, on ne sait pas définir (dans le formalisme quantique) ce qu'est une mesure ! Selon l'interprétation classique et dominante, dite « de Copenhague », c'est l'observateur qui provoque la réduction du paquet d'onde et l'apparition d'un état unique du système ; la question d'un état du système avant la mesure n'a pas de sens ; l'observateur est intriqué avec l'appareil de mesure et avec le système observé ; la question de la conscience n'est pas prise en compte et il s'agit seulement de décrire et non d'expliquer. Pour l'interprétation de Copenhague, les atomes forment un monde de potentialités ou de possibilités, plutôt que de choses et de faits. Ce que l'on mesure sont des *événements* résultants d'une rencontre entre des phénomènes et un observateur (à travers ses appareils de mesure). Pour le philosophe Michel Bitbol, puisque l'objet *en soi* n'a jamais été vu ou mesuré, c'est l'existence d'un monde objectif et même la notion d'« objet » qui doivent être rejetées. Ainsi, même les atomes n'ont aucune réalité intrinsèque indépendante.

Dans l'interprétation alternative appelée Qbisme, tout se réduit aux actions et expériences d'un agent-observateur. Un état quantique n'est pas un élément de la réalité mais représente le degré de croyance d'un agent sur les résultats possibles des mesures. Certains philosophes des sciences considèrent le Qbisme comme une forme d'anti-réalisme, mais les auteurs de l'interprétation ont proposé la notion de « réalisme participatif », signifiant que l'agencement humain est tissé dans le processus de faire de la physique comme un moyen d'acquérir des connaissances sur le monde. De ce point de vue, les équations de la physique quantique ne se réfèrent pas seulement à l'atome observé, mais aussi à l'observateur et à l'atome pris dans un même ensemble.

Une autre interprétation est appelée « mécanique quantique relationnelle ». Elle stipule que différents observateurs peuvent décrire différemment un même état ou une série d'événements. La mesure est ici un événement relatif, comme le mouvement, qui dépend d'un référentiel. L'état ne décrit pas le système observé mais la relation entre deux systèmes, dont l'un peut être un observateur. Enfin, le physicien français Hervé Zwirn a pour sa part proposé la notion de « solipsisme convivial », un oxymore voulu car le solipsisme est une position philosophique extrême qui soutient qu'aucune autre réalité n'est certaine que celle du sujet qui pense. Dans cette interprétation de la physique quantique, le système et l'observateur (son cerveau) sont intriqués, en états superposés, mais la conscience ne s'accroche qu'à une seule branche (aléatoirement), aboutissant à une perception. Il s'ensuit que tout vecteur d'état (qui décrit l'état d'un système) est relatif à un observateur et qu'il n'y a plus de réalité absolue, qui soit la même pour tout observateur. C'est un solipsisme parce que chacun est dans son

univers, mais « convivial » parce qu'il n'y a pas de conflit possible. En effet, souligne Zwirn : « *Nous n'avons aucun moyen de nous rendre compte que les autres perçoivent éventuellement autre chose.* »

11. Phénoménologie transpersonnelle

On voit donc que tout se rapporte, toujours et encore, à l'observateur et à son expérience singulière et unique du monde. Il se trouve également que la notion de « réalisme participatif » fait directement écho à une branche émergente de la psychologie transpersonnelle, appelée « théorie participative ». Depuis quelques décennies, le philosophe Richard Tarnas, puis le psychologue Jorge Ferrer, ont développé cette approche qui prolonge les travaux du psychiatre Stanislav Grof et ceux du philosophe Ken Wilber. La théorie participative est un cadre conceptuel, une épistémologie et une théorie de la connaissance qui prennent appui sur ce principe fondamental selon lequel tout part de l'observateur, donc de l'individu, et en explorent les implications aux plans transpersonnel et spirituel. De ce point de vue, on pourrait parler d'une « phénoménologie transpersonnelle ».

Le fond de la réflexion est que le *sens* que nous sommes capables de donner au monde n'est ni uniquement objectif ni uniquement subjectif. Il ne se trouve pas en dehors de l'esprit humain, attendant d'être découvert dans le monde objectif. Mais il n'est pas non plus simplement construit et projeté par l'esprit humain sur un monde intrinsèquement dépourvu de sens. Au contraire, le sens est mis en œuvre à travers la participation dialectique de l'esprit humain avec le sens plus large du cosmos. Ainsi, le sens existe en puissance dans le cosmos mais doit être articulé par la conscience humaine avant d'exister en réalité. Dit autrement, nous donnons du sens au monde en interagissant avec lui, ou encore la vérité qui se déploie dans la nature n'émerge qu'avec la participation active de l'esprit humain. On rejoint ici l'idée de Kastrup exprimée plus haut selon laquelle nous sommes l'expression de l'esprit dans sa tentative de donner du sens... Mais on retrouve aussi la notion issue de la Tradition voulant que nous soyons la Source s'observant elle-même pour se connaître dans tous ses aspects et toutes ses manifestations. Une spiritualité participative va cependant s'écarter à la fois du néo-kantisme – nous n'avons accès qu'aux phénomènes et le noumène reste inconnaissable – et du pérennialisme – la vérité se trouve au cœur des enseignements spirituels et leur est antérieure. Puisque chaque expérience est unique et singulière, une pluralité de vécus et de modes de relation à l'invisible est possible et tous sont « valides » pour donner du sens au monde. Il s'ensuit à la fois une reconnaissance de la légitimité de la diversité religieuse, mais aussi un encouragement à la créativité individuelle, cette fois loin des dogmes, des rites et des morales « uniformisées ». Il n'est pas non plus nécessaire de rejeter la matière au profit de l'esprit, ni le corps au profit de la conscience, ni le moi ou l'ego au profit d'un hypothétique Soi. Tout cela a sa raison d'être et peut simplement être intégré pour être éventuellement dépassé, transcendé, au sein d'une expérience de fusion avec le cosmos, d'union avec l'absolu, qui peut rester ponctuelle ou tendre à devenir un état permanent.

12. Renouer avec l'imagination vraie

Selon Tarnas, la théorie participative prend ses racines chez des penseurs romantiques comme Goethe ou Coleridge. Pour finir, nous pouvons donc nous appuyer sur cette filiation pour réhabiliter ce qui serait appelé à devenir une science du futur, une science de l'imagination, car le romantisme a été l'un des surgissements historiques de l'imagination en tant que faculté première de l'esprit humain. On doit lever ici l'ambiguïté attachée au terme « imagination », puisqu'elle renvoie dans le paradigme contemporain à une faculté consistant à « inventer » des choses qui n'existent pas, et qui nourrit avant tout les arts, là où les sciences et la technologie sont une production de la raison, même si l'imagination joue un rôle majeur en sciences. Mais l'imagination est en réalité « l'œil de l'âme », comme l'a proposé le moraliste Joseph Joubert (1754-1824), et permet donc de voir l'invisible.

Dans la pensée occidentale, on peut tracer l'importance du rôle de l'imagination jusqu'à, au moins, la pensée de Platon. Celui-ci appuyait en effet sa philosophie sur deux courants non pas contraires mais plutôt parallèles et complémentaires : le logos et le mythos. Les deux sont une forme de discours mais le premier en est venu à désigner la raison et la logique, qui fondent notre rationalité moderne, alors que le second, qui renvoie à « l'intelligence narrative », a été peu à peu, et sous l'influence du premier courant, réduit au sens de « mythe », soit une « construction imaginaire », qui n'a pas de fondement réel. Ce distinguo qui donne l'ascendant au logos s'est affirmé dès Aristote, disciple de Platon.

L'Occident a imposé sa vision du monde fondée sur la science et la raison en cédant à la religion, chrétienne essentiellement, le soin d'administrer la relation à l'invisible. Mais la Grèce antique était peuplée avant cela, comme toutes les cultures du monde, d'entités qui n'ont survécu chez nous que dans le folklore, les « croyances » populaires. Nymphes, dryades, naïades, hyades, satyres... sont les équivalents ailleurs des fées, elfes, farfadets, djinns..., des esprits des lieux (lares, pénates) dans le monde romain, des esprits de la nature dans les chamanismes, et même dans la mythologie chinoise, avec par exemple la figure de la femme-renard, Huli Jing, qui évoque nécessairement l'archétype du trickster (le fripon, le farceur, le trompeur...). Ces entités partagent des caractéristiques communes : elles sont élusives et marginales, se manifestant dans des endroits cachés (carrefours, ponts, rivages), à des moments marginaux comme l'aube ou le crépuscule, des périodes marginales comme les solstices ou les équinoxes ; elles changent de forme, sont ambiguës, paradoxales et contradictoires, à la fois bienveillantes et malveillantes, trompeuses (figure du trickster ou d'Hermès) ; elles sont à la fois matérielles et immatérielles, apparaissent et disparaissent...

Ces entités avaient une place dans le cosmos, que Platon avait appelée l'« Âme du monde », et qui est immanente, d'où sa manifestation dans notre réalité. Le concept d'Âme du monde a été développé par les néoplatoniciens, en particulier Plotin, et redécouvert au moment de la Renaissance par Marsile Ficin, mandaté par les Médicis pour traduire les œuvres de Platon et Plotin, et d'autres grandes figures de l'Antiquité comme Hermès Trismégiste.

Selon des auteurs comme l'Anglais Patrick Harpur, sous l'énorme influence de Ficin, la Renaissance a été l'occasion d'une résurgence de cette tradition qui lie néoplatonisme, hermétisme, mais aussi kabbale, soit la tradition ésotérique occidentale. Ce mouvement « occulté » par le christianisme et le développement des sciences refait périodiquement surface et s'accompagne d'une efflorescence de créativité dans le monde des arts et des idées, puis il replonge dans une certaine clandestinité avant de surgir à nouveau, en l'occurrence avec le romantisme aux XVIII^e et XIX^e siècles, en réaction aux Lumières. Marsile Ficin, traducteur et exégète, a montré combien l'imagination était considérée par Plotin comme la première faculté de l'âme, et même comme le fondement de la réalité. Car l'imagination donne à connaître l'Âme du monde à travers ses manifestations en images, symboles et autres archétypes, comme l'a pensé à son tour Carl Gustav Jung au XX^e siècle.

Selon Patrick Harpur, l'Âme du monde, l'imagination romantique et l'inconscient collectif sont trois modèles équivalents du même grand mystère qui constitue le socle même du monde. On va retrouver cette notion d'un domaine intermédiaire entre le monde des idées pures platoniciennes et le monde matériel avec l'Imaginal de Henry Corbin, qui s'inspira du soufisme. Comme je l'ai écrit dans *Tout est relié*, le principe opératoire alchimique – l'*imaginatio vera* (« imagination vraie ») – sera retenu par Jung comme étant également à l'œuvre dans la psychologie des profondeurs : un processus inconscient de dissociation permettant la remontée de contenus enfouis dans les profondeurs de l'inconscient sous forme d'images archétypiques jusqu'à la conscience. Les produits de l'imagination vraie – rebaptisée imagination « agente » ou « active » par Jung et Pauli (en opposition à l'imaginaire : fantaisie ou hallucination) – peuvent être « extériorisés », projetés dans le monde extérieur.

Un autre surgissement historique de l'imagination vraie peut être relevé fin XIX^e et début XX^e avec l'essor en Europe du spiritisme venu d'Amérique. Tous les grands esprits de l'époque assistaient à des « séances », avec des manifestations spectaculaires de matérialisation, d'ectoplasmes, de médiumnité, d'objets en lévitation, etc. Sir William Crookes a été mandaté par la Royal Society pour étudier ces phénomènes, et essentiellement pour mettre au jour la mystification. Mais au bout de plusieurs mois d'enquête, il a fini par reconnaître que ces manifestations étaient « vraies ». Les pontes de la Royal Society lui ont répondu que c'était impossible, et il a répondu : « *Je n'ai pas dit que c'était possible, j'ai dit que c'était vrai.* » Pour Harpur, « *c'est comme si les daïmons qui avaient été exclus de la nature par l'entreprise scientifique revenaient se manifester dans les salons de la bonne société victorienne.* » Terme générique retenu pour désigner les entités qui peuplent l'Âme du monde, les daïmons ne sont pas humains mais ce sont des personnes, des présences. L'anthropologie nous apprend que, dans toutes les cultures racines du monde, lorsqu'un enfant naît, il est accompagné d'une figure daïmonique, généralement un ancêtre, et il n'est nommé que lorsque le lien est établi avec le guide ancêtre. Guide et protecteur, le daïmon n'est pas là pour nous aider dans la quête du bonheur, mais pour nous amener à atteindre le but de notre incarnation, ainsi que le suggère un mythe fondateur de la pensée occidentale : le mythe du soldat Er, dans *La République* de Platon. C'est un chemin de sens et de complétude, guidé par un *telos*, une finalité qui agit comme un attracteur. Sous l'influence

du christianisme, les daïmons sont devenus anges gardiens et démons. Dans la préface du livre *Phénomènes* (Kasprowicz & Leterrier, 2022), Bertrand Méheust souligne d'ailleurs un autre retour dans la réflexion philosophique française de la dimension angélo-daïmonique, plus précisément de l'Imaginal corbinien, au début des années 1980. Un courant qui s'est « *particulièrement répandu dans le mouvement néo-jungien de Gilbert Durand* », relève-t-il.

De Newton et sa fameuse pomme à Einstein chevauchant un rayon de lumière dans une expérience de pensée, l'imagination a toujours eu part au progrès de la connaissance scientifique. Pourtant, la raison continue de la considérer avec condescendance, voire mépris. Avec les travaux, parmi d'autres, de Donald Hoffman autour de l'amplituèdre monolithique qui procède d'une vaste conscience primordiale et duquel émergent l'espace, le temps, la matière et l'énergie, le mythos resurgit au beau milieu du logos, et la science de demain semble tenue de concilier les deux pour devenir une science de l'imagination vraie, et dépasser le cadre asséchant du matérialisme. Raison et imagination vraie peuvent se conjuguer pour donner du sens au monde et comprendre que si j'ai en moi la nature de l'Absolu, et même que « je suis cela », tout se rapporte à la façon dont « je » vois le monde.

La quête spirituelle des décennies passées a été largement tournée vers l'Orient et visait à transcender le corps, la matérialité, l'ego..., pour atteindre à une identité avec l'Absolu. Une nouvelle spiritualité émerge en Occident qui redonne toute sa place à l'individualité et au corps de chair qui sont le lieu de l'expérience du monde matériel comme du transcendant. Comme on lit dans *Dialogues avec l'ange* :

La surface du globe est ondoyante.
L'eau, la mer la recouvrent.
Le sommet de la montagne émerge.
Le sommet de la montagne, l'île, c'est l'*Individualité*.
La multitude reste sous l'eau.
[...]
Atteignez ce nouveau degré !
Sans l'*Individualité*, l'air est vide.
Le pied des anges cherche en vain des sommets,
des îles où se poser.
L'*Individualité* est le sol le plus pur.
Elle n'est pas aboutissement, mais fondations.

Bibliographie

- Leterrier, R., Morisson, J. (2023). *Univers-Esprit - Tout est relié*. Paris: Guy Trédaniel éditeur.
- Hoffman, D. (2020). *The Case Against Reality: How Evolution Hid the Truth from Our Eyes*. Penguin books ltd, 2020.
- Kastrup, B. (2023). *Pourquoi le matérialisme est absurde*. Toulouse : Aluna éditions.
- Jung, C. J. (1991). « *Ma vie* » : *souvenirs, rêves et pensées*. Paris : Folio.
- Sudman, N. (2020). *(Re)vivre*. Paris : Mama éditions.
- Kasprowicz, L., Leterrier, R. (dir., 2022). *Phénomènes*. Paris : Guy Trédaniel éditeur.
- Mallasz, G. (1990). *Dialogues avec l'ange*. Paris : Aubier.

Article :

Hoffman, D.D. ; Prakash, C. ; Prentner, R. (2023). « Fusions of Consciousness ». Entropy, 25, 129.

<https://doi.org/10.3390/e25010129>